

**Liberté**

**LIBERTÉ**  
ART & POLITIQUE

## **L'infâme famille**

**Marie NDiaye, *Ladivine*, Gallimard, 2013, 402 p.**

**Daniel Letendre**

---

Number 302, Winter 2014

Rétro, les classes sociales ?

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/70545ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this review

Letendre, D. (2014). Review of [L'infâme famille / Marie NDiaye, *Ladivine*, Gallimard, 2013, 402 p.] *Liberté*, (302), 48–48.

# L'infâme famille

Marie NDiaye, prix Goncourt 2009, rappelle qu'on ne peut nier son appartenance à un clan.

**DANIEL LETENDRE**

IL Y A UN MOMENT où l'enfant prend conscience qu'il est, précisément, enfant de quelqu'un, qu'un lien de sang l'attache à des êtres qu'il peut haïr ou adorer sans que cela ne change quoi que ce soit aux faits. La filiation transmet, en même temps qu'un amour complexe, mais indéniable, le sentiment d'une responsabilité envers cet amour, tâche morale et éthique que l'enfant et le parent acceptent ou rejettent avec plus ou moins d'humilité ou de honte. Dans *Ladivine*, Marie NDiaye explore les ambivalences qui s'étendent entre ces deux sentiments déterminant les rapports familiaux.

Aux *Trois femmes puissantes* qui lui ont valu le Goncourt en 2009, l'écrivaine oppose trois autres

femmes – grand-mère, mère et fille – soumises les unes aux autres par un enchantement, ou plutôt une malédiction, un sortilège qui, en même temps qu'il éloigne les parentes, impose à chacune la culpabilité de cet écart et le sentiment qu'une faute a été commise envers la filiation. Trois femmes, ou plutôt quatre, parce que Malinka, fille de Ladivine Sylla, est aussi Clarisse Rivière, mère de Ladivine Rivière. Alors que Malinka change de nom pour abolir tout lien avec sa mère, qu'elle appelle «la servante» ou «la négresse», elle prénomme sa fille Ladivine afin de réparer l'offense commise à l'endroit de sa mère. Du coup, Ladivine Rivière devient la faute faite chair, fille à la peau blanche, à la fois lavée d'une négritude dont sa mère, métisse, ne voulait

pas, et preuve visible de ce reniement des origines. En vacances dans un pays du Sud avec mari et enfants, Ladivine Rivière non seulement éprouvera un puissant sentiment de déjà-vu, mais elle sera reconnue par les habitants comme l'une des leurs, comme si la pâleur de sa peau n'arrivait pas à camoufler des origines qu'elle-même ignore pourtant. Captivée par le pouvoir de ces racines inconnues qui l'ancrent en ce lieu, Ladivine y disparaîtra.

La lecture d'un roman de Marie NDiaye laisse souvent une impression étrange dont la source est difficilement identifiable : est-elle causée par un certain envoûtement qui, en accointance avec les phrases longues et la répétition incantatoire de certaines formules, nimbe l'univers où les personnages évoluent d'une aura de magie, voire de sorcellerie ? Ou encore par la désagréable certitude que l'écrivaine parvient à toucher, par l'entremise de ses personnages, à une vérité déplaisante, qui détermine néanmoins les relations humaines et familiales ?

— S'ils ne le méritent pas, on n'est pas obligé d'aimer ses parents, pas vrai ?

[...]

— Bien sûr, dit-elle avec conviction.

Mais, pensait-elle la gorge nouée, si votre mère mérite amplement votre amour et que vous ne le lui donnez pas [...], que vous la tenez en dehors de tout ce qui vous concerne, qui êtes-vous donc ?

Cet échange entre Malinka / Clarisse et son mari à la fois résume l'enjeu du roman et explique le sentiment curieux qui

habite le lecteur à sa sortie du livre, expérience semblable à celle vécue par Ladivine Rivière lorsqu'elle constate appartenir, d'une manière obscure et pourtant manifeste, à ce pays du Sud où elle n'est pourtant jamais allée. Freud a nommé *unheimlich* ce qu'on a injustement traduit en français par «inquiétante étrangeté». Or il s'agit bien davantage d'une «infamiliarité», terme auquel Marie NDiaye ajoute un accent pour en faire une «infâamiliarité» qui s'accorde aux deux moteurs narratifs de *Ladivine* : la famille et la faute.

Non seulement *Ladivine* mais l'ensemble de l'œuvre de NDiaye atteste la difficulté des relations familiales. Ses personnages font partout l'expérience de l'impossibilité de se défaire tant du poids de la responsabilité qui

incombe à chaque membre d'une famille que de l'amour envahissant, encombrant – «terrassant», pensera Clarisse Rivière – auquel est soumis un sujet dont l'identité se définit dans le rapport à cet autre à la fois familier et différent qu'est le parent. L'infamiliarité de *Ladivine* tient donc à ce «flot d'amour douloureux, impénétrable» que Clarisse et sa fille savent «distinct d'elle[s]-même[s], comme s'il arrivait de quelque extérieur mystérieux et non pas de [leur]

*Aux Trois femmes puissantes qui lui ont valu le Goncourt en 2009, l'écrivaine oppose trois autres femmes – grand-mère, mère et fille – soumises les unes aux autres par un enchantement...*

être propre». Étrangères à cet amour violent et à la filiation qu'il tisse entre une mère et sa fille, ou plutôt incapables de l'accepter et de l'intégrer à leur identité, Clarisse et Ladivine disparaîtront, l'une sauvagement assassinée et l'autre évanouie dans la nature. Quelque chose de beau et de grand est pourtant inhérent à cet amour si difficile à supporter qu'il oblige à s'éloigner de sa source ou de la personne qui le suscite. Les deux femmes se réfugieront en effet sous la peau d'un chien brun qui veillera sur la grand-mère, bête dont l'amour pour son maître est inaliénable et incorruptible.

*Ladivine* n'est pas le plus convaincant des romans de NDiaye, l'écrivaine n'ayant pas su maintenir sur quatre cents pages la force des cent premières, où la complexité de l'identité et la puissance destructrice de l'amour filial sont exposées magnifiquement. La suite de *Ladivine* n'est qu'une exemplification supplémentaire et, somme toute, inutile de ce que la seule histoire de Clarisse Rivière démontrait efficacement. Il demeure qu'en persistant, texte après texte, à élire la famille comme lieu d'exploration des dynamiques sociales, NDiaye en fait l'endroit où le plus beau et le plus vil de l'être humain naissent et se révèlent, où l'identité est forgée par une série de rapports à l'autre qui, tous, excluent l'indifférence, si chère à l'homme contemporain. **L**